

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un An, \$3.00 Six Mois, \$1.50
Quatre Mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts . . . 5 cents la copie

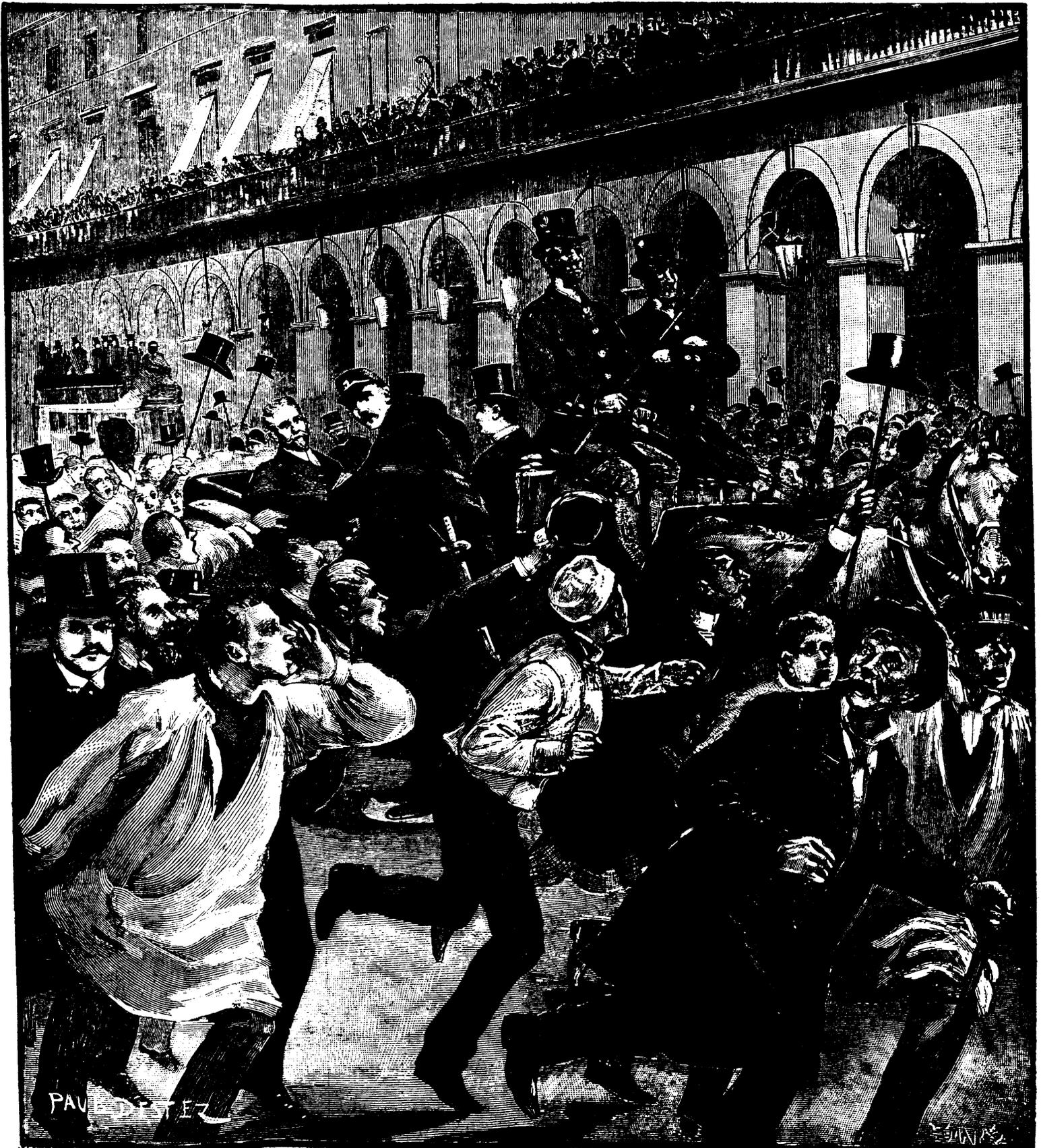
5ÈME ANNÉE, N° 212. — SAMEDI, 26 MAI 1888

BERTHIAUME & SABOURIN PROPRIÉTAIRES

BUREAUX, 30 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion 10 cents
Insertions subséquentes 5 cents
Tarif special pour annonces à long terme



LES MANIFESTATIONS BOULANGISTES À PARIS.—LE GÉNÉRAL BOULANGER SE RENDANT À LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS

plaisir de mettre un peu de baume sur la plaie du candidat malheureux.

A celui qui aura échoué dans sa tentative d'être nommé député, échevin, président d'une société, surintendant de la police ou capitaine des pompiers, je conseillerai de méditer ce passage très profond d'un philosophe grec :

« Le Lucédémonien Pédarète se présente pour être admis au Conseil des Trois-Cents; il est rejeté. Il s'en retourne tout joyeux de ce qu'il s'est trouvé à Sparte trois cents hommes valant mieux que lui : voilà le citoyen. »

Mais ces Spartiates étaient si étranges.



LES MANIFESTATIONS BOULANGISTES

(Voir gravure)

UNE manifestation, qu'il était facile de prévoir et en vue de laquelle d'importantes mesures d'ordre avaient été prises, s'est produite lorsque le général Boulanger a été prendre son siège, à la Chambre des députés de Paris.

A trois heures, le général est sorti de l'hôtel du Louvre, qu'il habite, et a pris place, avec MM. Laguerre, Laisant et Paul Déroulède, dans un landeau superbe. Aussitôt que la voiture s'ébranle, M. Déroulède donne le signal de cris de « Vive Boulanger ! » qui retentissent sur tout le parcours jusqu'aux abords de la Chambre. Le général saluait du chapeau et du geste.

L'entrée du pont de la Concorde était barrée par un cordon d'agents de police. L'accès du pont était interdit aux piétons, sauf aux représentants de la presse et aux députés. Toutes les voies aboutissant au Palais Bourbon étaient barrées à une grande distance.

L'immense foule qui couvrait la place de la Concorde s'est prêtée d'assez bonne grâce aux évolutions nécessitées par le mouvement des voitures et surtout par celle du général, qui suivait à la course des boulangistes féroces, lui jetant des *Vivats* à l'égal d'un triomphateur. Que quelques personnes ayant voulu protester contre cette ovation, mal leur en a pris : la foule, surexcitée, se jette sur eux, et, sans quelques hommes courageux, leur aurait fait un mauvais parti. Un des adversaires du général, qui a voulu protester, a été empoigné et plongé dans un des bassins de la place.

La séance de la Chambre terminée, M. Boulanger quitte, avec ses amis, le Palais Bourbon. Dans la cour, où son landeau vient d'être avancé, diverses manifestations se produisent. Des coups de sifflet et des cris de : « A bas le dictateur ! » se mêlent aux exclamations sympathiques. Un incident assez grave s'est produit lorsque le général a traversé la place de la Concorde. M. Allemane, le socialiste bien connu, dans un groupe d'amis, s'est écrié : « A bas Badinguet ! » Une bagarre s'en est suivie. Des coups furent échangés. Au même instant des agents de police intervinrent et réussirent à protéger M. Allemane.

Lorsque la voiture du général, qui avait traversé assez lentement la place de la Concorde, entourée par des sergents de ville, dont plusieurs même avaient pris place sur les marchepieds, arrivait à l'entrée de la rue Rivoli, de nombreux agents barrèrent tout à coup le passage, et la voiture, délogée de la foule qui l'entourait, fila rapidement à l'hôtel du Louvre, dont les portes se refermèrent aussitôt.

Traduction de vers anglais adressés au *Figaro* :

Si l'on vous dit : « Quel est ce boulanger cocasse,
Ne demandant pas au levain
La fermentation du pain,
Mais celle de la populace !... »
Répondez : « C'est un boulanger
Qui fait cuire la France — afin de la manger. »

CURIOSITÉS SCIENTIFIQUES

LA ROTATION DE LA TERRE

M. Henry de Parville publie, dans sa chronique scientifique, des données intéressantes sur la vitesse de rotation de la terre.

Sans nous en douter, dit M. de Parville, nous tournons emportés par la terre avec la vitesse d'un boulet de canon. Chaque point d'un parallèle terrestre tourne autour de l'axe du globe avec une rapidité qui dépend de son éloignement de l'axe. Il est clair que, si l'on considère une roue qui tourne, les points voisins du moyeu parcourent un tout petit cercle, tandis que ceux qui sont à la circonférence en parcourront un grand dans le même temps; si le petit cercle a un mètre de tour, et le grand, deux mètres, il va de soi que la vitesse sera doublée pour les points du grand. Sur une toupie, la vitesse est maxima pour les points qui se trouvent sur le plus grand pourtour et nulle sur l'axe de rotation.

Il en est de même pour la terre. L'équateur étant renflé, c'est là que chaque point du sol est le plus éloigné de l'axe et la vitesse de rotation est la plus considérable; à mesure que l'on se rapproche du pôle, c'est-à-dire de l'axe de rotation, la vitesse diminue jusqu'à devenir nulle. De sorte que le voyageur qui va de l'équateur au pôle commence par avoir une vitesse propre énorme pour n'en plus avoir qu'une très petite aux hautes latitudes. Si l'on pouvait se transporter brusquement de Panama au nord de la Laponie, comme il aurait en partant une vitesse propre de plus de 400 lieues à l'heure dans le sens de la rotation du globe et qu'il arriverait tout à coup dans une région ne tournant plus qu'à environ 70 lieues à l'heure, il aurait un excédent de vitesse formidable dans la direction est, et il serait tout simplement projeté dans l'espace avec une vitesse de plus de 300 lieues à l'heure. Il s'en irait au-dessus de l'horizon comme un bolide jusqu'à ce que la résistance de l'air épuisant sa vitesse le fassent tomber sur le sol.

Ce voyageur fantastique éprouverait en grand ce qui nous arrive en chemin de fer, quand les nouveaux freins arrêtent brusquement le train; le frein n'agit pas sur nous, de sorte que nous conservons la vitesse acquise, alors que la voiture l'a perdue et nous sommes projetés en avant sur la cloison ou sur nos voisins avec d'autant plus de violence que l'arrêt a été plus instantané. En augmentant les choses par la pensée, au lieu d'un arrêt progressif à la vitesse de 15 lieues à l'heure, admettons qu'il s'agisse de vitesse de centaines de lieues, on pressent quel choc on ressentirait ou quel saut l'on ferait dans l'espace.

L'air qui vient de l'équateur jusqu'à nos latitudes élevées conserve aussi, en partie, sa vitesse propre; seulement, comme le trajet est relativement lent, elle est très atténuée en route. Si le passage était immédiat de l'équateur dans nos régions, il se produirait un vent tellement violent qu'aucun obstacle ne pourrait y résister. L'air, qui nous semble en repos à Paris, se meut en réalité, de l'ouest à l'est, avec une vitesse de 270 lieues à l'heure.

Il peut être intéressant de savoir exactement quelle est la vitesse que nous possédons.

La plus grande vitesse est de 465 mètres à la seconde, soit 418 lieues à l'heure. Vitesse de marche effroyable. Nous nous promenons tranquillement, sans même y prendre garde, sur le sol emporté avec une vertigineuse rapidité, plus tranquillement que le passager qui arpente le pont d'un navire effectuant seulement ses 30 kilomètres à l'heure. Indifférence humaine! Et pourtant, si, par impossible, la vitesse dont nous sommes animés s'épuisait brusquement, si la terre cessait de tourner, quel cataclysme! L'arrêt brusque du globe engendrerait une telle quantité de chaleur que notre planète fondrait et reprendrait son état liquide.

L'humanité et tous les mondes organisés seraient engloutis instantanément dans les profondeurs d'un océan rouge de feu. Un petit arrêt, une minute d'arrêt, une seconde d'arrêt, et tout serait bien fini. Que la expérience! Mais le rouage est bon, et bien dirigé; nous pouvons continuer à tourner avec quiétude.

ÉTYMOLOGIE

ESPAGNE

VERS le neuvième siècle avant Jésus-Christ, les Phéniciens, qui étaient une fraction des peuples chananéens, fondèrent une ville, à l'endroit où est maintenant la ville de Sour, qu'ils appelèrent Tyr. Bientôt après, les habitants de Tyr se mirent à faire le commerce. Ils envoyèrent des caravanes en Orient, des flottes à l'Occident et établirent ainsi plusieurs colonies. Les vaisseaux tyriens voguaient sur toutes les mers connues; ils visitaient les Iles Britanniques, le Maroc, le Sénégal, l'île de Madère, etc., etc.

Vers le temps du roi David, les Tyriens abordèrent en Espagne. Ce pays était alors appelé Ibérie et était habité par de nombreuses tribus gauloises. Ils y fondèrent une colonie qui prit le nom de Gadès (aujourd'hui Cadix); et ils donnèrent à la péninsule le nom de Span qui, dans leur langue, signifiait caché, parce que la péninsule était pour eux bien loin et comme cachée aux extrémités de la terre. L'euphonie a fait Espagne de Span.

HECTOR SERVADEC.

PRIMES DU MOIS D'AVRIL

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Joseph Gagné (\$25.00), 156, rue St-Dominique; L. E. Cloutier 1253, rue Mignonne; Jean Drolet, 212, rue St-Christophe; P. Legault, 251, rue Richmond; Dame S. Latour, 593, rue St-Laurent; Albert Lussier, 28, rue St-Dominique; Isaïe Adam, 22, rue St-Dominique; Moïse J.-Dupont, 320, rue Wolfe; Delle A. Dozois, 15, rue des Allemands; Delle Rose Corine Daoust, 418, rue La-gauchetière; Marius Rosetzky, 183, rue St-Charles Borromée; Dame C. Lévêque, 352, rue Plessis; J. A. Cochu, 16, rue St Emery; Delle Angéline Robitaille, 1291, rue Ste-Catherine; Eugène Provost, 105, rue Plessis; Dame Charles Myette, 155, rue St-Dominique; François Deguise, 5, rue Joséphine; Louis Girard, (\$15.00), 414, rue Cadieux; Dame H. Swain, 96, rue St-Laurent; T. J. Aquin, 56, rue St-Pierre; L. N. Denis, 299, rue St-Laurent.

Québec.—Magloire Gingras (\$4.00), 4, rue Desprairies; Joseph Gouge, 65, rue St-Patrick; Dame Nicolas Fortin, 103, rue St-Valier; Delle Eva Rouleau, 15, rue St-Joseph; Elzéar Pichette, 132, rue St-Hélène; Alphonse Bouchard, 279, rue Richelieu; L. J. O. Bourret, 52, rue Arago, St-Sauveur; Delle Adèle Giroux, 88, rue Albert, St-Sauveur; P. Delisle, 145, rue Latourille; J. F. Voysl 800, rue Champlain; Théophile Gingras, 42, rue Sauvageau, St-Sauveur; Augustin L'rivière, 40, rue St-Nicolas; Edmond Dugal, 84, rue St-Patrick; Léger Cantin, 40, rue Demers, St-Sauveur; Joseph Rousseau, 6, rue St-Jérôme, St-Sauveur; N. O. T. Dorion, 58, rue Latourille.

Lévis.—J. L. Blanchet.

St-Athanase d'Iberville.—C. D. L. Dufresne (\$50.00).

St-Cunégonde.—Alfred Léveau, 309, rue Workman; Dame Joseph Jacques, 1474, rue St-Jacques.

Cacouna.—F. X. Côté.

Pointe St-Charles.—Dame J. B. Ethier, 222, rue Centre.

Trois-Rivières.—A. T. A. Cooke; Napoléon Daigneau; A. J. Tessier.

Longueuil.—C. Dugas.

St-Henri de Montréal.—Dame Amable Desroches (\$2.00), rue Ste-Marguerite.

St-Louis du Mile-End.—Joseph David, 130, rue St-Laurent.

Ottawa.—Jules Lemieux, 241, rue Clarence.

CINQUANTIÈME TIRAGE

Le cinquantième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRE (numéros de mai), aura lieu SAMEDI, le 2 JUIN, à huit heures du soir, dans la salle de l'UNION ST-JOSEPH, coin des rues Ste Catherine et Ste-Elisabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

—On parlait dans un salon de la résurrection de Lazarre : « Ce n'est pas dans notre siècle, dit quelqu'un, qu'on va voir les morts se relever de leur tombeau. » « Ah! non, par exemple, répliqua le docteur D....., la médecine a fait trop de progrès !..... »



LES PREMIÈRES FLEURS



A MGR EDMOND LANGEVIN

Vicaire-Général de Rimouski et Protonotaire-Apostolique ad-instar, à l'occasion de son installation par Son Eminence le Cardinal Taschereau

I

O prêtre vénéré, elle n'est pas tardive
La couronne qu'hier la main du cardinal—
Sublime expression de joie admirative !—
Déposa sur ton front où la vieillesse arrive ;
Ce front que l'on admire, auguste et original !

II

L'immortel Léon XIII—architecte sublime—
Cet ouvrier divin, ce sculpteur inspiré,
Avait déjà compris ton œuvre qu'il estime—
A sa juste valeur—ton œuvre magnanime
Fait de charité, d'espoir, d'amour sacré.

III

Et parmi les trésors dont sa main paternelle
Dispose avec largesse autant qu'avec amour,
Parmi les titres d'or et la pourpre immortelle,
Les fleurons de noblesse illustre et solennelle,
Parmi la Garde-Noble au milieu de sa Cour ;

IV

Léon XIII chercha, choisissant le plus digne
D'être la récompense au mérite discret,
A quarante ans et plus d'apostolat insigne,
D'ardente charité, de dévouement hors ligne
Dont ton âme d'apôtre a, seule, le secret.

V

La nouvelle bientôt nous arriva joyeuse,
Et dans ce séminaire où nous avons prié,
Sous ce toit où coula notre jeunesse heureuse,
Où nous avons connu ton âme vertueuse,
Où nous avons compris, où nous avons aimé,

VI

Oui, dans ce séminaire où ton nom sonne ferme—
Synonyme de grâce exquise et de bonté,—
Tous les cœurs délaissés où l'ardent amour germe—
Cet amour qui se montre et jamais ne s'enferme—
Se prirent sur le champ à battre avec fierté !

VII

Et le peuple lui-même, ému, joyeux, sensible,
Ce peuple qui t'honore et que tu vas bénir,
Ce peuple qui t'admire, à l'amour accessible,
Se surprend à crier dans sa force invincible :
" Que ton nom, désormais, s'attache à l'avenir !

VIII

" Que d'un nouvel éclat il brille, solitaire,
" Pour rejaillir plus grand sur tout un peuple entier !
" Qu'il redise bien haut ton œuvre salutaire,
" Qui laisse derrière elle un sillon de lumière,
" Devant guider nos pas à travers le sentier ! "

IX

Et le clergé joyeux, sachant bien que ta tête
Était laite à l'avance à l'honneur qui te vient,
Sachant bien que ton œuvre est une œuvre parfaite,
Depuis la base ferme en montant jusqu'au faite,
Comprit que cet honneur était un peu le sien !

X

Et l'on vit accourir une foule en liesse,
Prêtres et messeigneurs, évêques et prélat,
Apportant à tes pieds avec joie et largesse,
Leurs transports et leurs vœux, leur sincère allégresse
De voir récompenser un saint apostolat !

XI

Que dis-je ! un cardinal, l'honneur de notre race,
Pour consacrer ton front déserte son palais.
Il vient couvert de pourpre et d'or—et sur sa trace,
Toute une auguste cour que ton regard embrasse,
S'empresse à te donner le saint baiser de paix !

XII

Prêtre, réjouis-toi ! Sois fier de ta couronne
Que notre cardinal veut placer sur ton front !
Tu sais que ce n'est pas la faveur qui la donne,
Mais qu'elle est bien le prix d'une œuvre qui rayonne,
Œuvre de vérité, œuvre d'amour profond.

XIII

Repose-toi, ta vie est enfin couronnée !
Calme ton cœur trop plein et cesse tes labeurs !
La récompense est belle et Dieu te l'a donnée
Par l'immortelle voix de l'Eglise étonnée,
De voir tant de vertus, d'amour et de grand don !

XIV

Cesse tous ces travaux qui minent ta grande âme,
Et reste pour aider au sentir du progrès.
L'œuvre que notre évêque—au cœur ardent, de flamme—
Se plaît à propager—œuvre que l'on acclame
Et qui mérite bien d'honorables succès !

XV

Et la postérité—dans sa marche impassible—
Ne séparera point vos deux noms enlacés.
Toujours elle dira de sa voix invincible :
" Honneur à ces deux-là dont l'œuvre est accessible,
" Aux grands cœurs que le ciel, d'avance, aura marqués ! "

ENVOI

Cette œuvre, monseigneur, est loin d'être parfaite,
A ton œuvre, bien suie, elle ressemble peu !
Pour le succès, d'ailleurs, ma lyre n'est point faite.
Qu'importent les accents quand l'âme est interprète,
Une âme où ton grand nom se grave en traits de feu !

Le pauvre ne peut pas donner plus qu'il possède :
Et sa minime offrande a-t-elle moins de prix ?
Et moi, poète obscur, que ta pensée obsède
A cette heure de fête à laquelle tout cède,
Je t'apporte des vers que mon âme a compris.

Ch. A. Gauveau

Isle Verte, mai 1888.

UNE HISTOIRE DE LOUP-GAROU

Ç'ÉTAIT à Saint-François de l'île d'Orléans—
l'île des Sorciers—un soir de novembre.
Le fricot était terminé. Mais on ne se
leva pas de table pour cela. L'inépui-
sable cruche fit encore une fois le recense-
ment des convives, versant à chacun une der-
nière rasade de rhum.

Puis vinrent les histoires.

D'abord anodines et d'une gaieté fortement
épiciée, elles ne tardèrent pas à prendre une tour-
nure plus en rapport avec la prédilection ordi-
naire des narrateurs et auditeurs. De drola-
tiques, elles devinrent sérieuses, puis extraordi-
naires, puis tout à fait lugubres.

Ce fut Antoine Bouet, l'huissier beau parleur,
l'avocat du village, qui les amena sensiblement
sur ce terrain, où il était chez lui.

Ambroise Campagna venait de terminer une
histoire dans laquelle un quêteux avait jeté un
sort aux bêtes à cornes de son oncle, Baptiste
Morency ; et, comme il était quelque peu esprit
fort, ce Campagna, il n'avait pas manqué d'a-
jouter :

—Vous en croirez ce que vous voudrez ; mais,
pour moi, je trouve que tous ces contes-là, c'est
des bêtises.

—Des bêtises ! interrompit vivement Antoine ;
tu en parles bien à ton aise, Ambroise Campagna.
Il pourrait bien t'en cuire, mon garçon, pour re-
fuser ainsi de croire aux châtimements que le bon
Dieu nous envoie par l'entremise de ses amis, les
pauvres.

Il faut dire ici, entre parenthèse, que ce finaud
d'Ambroise avait toujours le nom de Dieu à la
bouche, bien qu'il fût moins croyant que n'im-
porte qui.

—C'est vrai ! murmura-t-on, Ambroise aura
quelque chose.

—Remarque, ami Ambroise, que je ne te le
souhaite pas, au moins, reprit Antoine... Mais si
jamais il t'arrivait comme à ce pauvre Jean
Plante, de l'Argentenay...

—Qu'est-ce qui est arrivé à Jean Plante ? de-
manda-t-on avec une curiosité inquiète.

—Voilà ! reprit solennellement Antoine, tout
fier d'avoir mis la puce à l'oreille de son audi-
toire et, se plaçant à Califourchon sur une chaise,
dans l'attitude du conteur qui se dispose à pro-
duire de l'effet.

—Si nous allumions avant de commencer ! fit
observer une voix.

—Oui ! oui ! bourrons les pipes ! répondit-on
de partout. Antoine est beau parleur et en a pour
longtemps. D'ailleurs, on goûte mieux une his-
toire en tirant une touche.

Pipes, calumets, brûle-gueules et blagues à
tabac sortirent simultanément de toutes les
poches, et se fut enveloppé, comme Jupiter ton-

nant, d'un nuage de fumée qu'Antoine Bouet, le
beau parleur, commença son récit.

Jean Plante, de l'Argentenay, dit-il, était
comme Ambroise Campagna : il ne croyait pas
aux loups-garous, il riait des revenants, il se mo-
quait des sorts. Quand on en parlait devant lui,
il ne manquait jamais de dire avec un gros ricane-
ment : " Je voudrais en rencontrer un de vos
revenants ou de vos loups-garous : c'est moi qui
vous l'arrangerais de la belle manière ! "

Propos inconvenants, vous l'avouerez, et qu'on
ne devrait jamais entendre sortir de la bouche
d'un chrétien qui respecte les secrets du bon Dieu !
—Ne vas pas croire au moins, Ambroise, que je
dis ça pour toi... je parle en général.

Il faut vous dire, mes amis, que Jean Plante
vivait alors—il y a de ça une trentaine d'années—
dans un vieux moulin à farine situé en bas des
côtes de l'Argentenay, à pas moins de vingt ar-
pents de la plus proche habitation. Il avait avec
lui, pendant le jour, son jeune frère Thomas, pour
lui aider à faire le plus gros de l'ouvrage. Mais,
la nuit, il couchait tout seul au second étage.

C'est qu'il n'était pas peureux, Jean Plante, et
qu'on aurait bien couru toute l'île d'Orléans pour
trouver son pareil.

Il était en outre de cela, pas mal ivrogne et co-
lère en diable, quand il se trouvait chaud—ce qui
lui arrivait six jours sur huit. Dans cet état, je
vous assure qu'il ne faisait pas bon le regarder
de travers ou lui dire un mot plus haut que l'autre :
le méchant homme était capable de vous flanquer
des coups de la grande faux qu'on voyait toujours
accrochée près de son lit.

Or, il arriva qu'une après-midi où Jean Plante
avait levé le coude un nombre incalculable de
fois, un quêteux se présenta au moulin et demanda
la charité pour l'amour du bon Dieu.

—La charité ! fainéant !... Attends un peu, je
te vas la faire, la charité ! cria Jean, qui courut
sur le pauvre homme et lui donna un grand coup
de pied dans le derrière.

Le quêteux ne dit pas mot ; mais il braqua sur
le meunier une paire de z'yeux qui aurait dû le
faire réfléchir. Puis il descendit lentement l'es-
calier et s'en alla.

Au pied de la côte du moulin, il rencontra Tho-
mas qui arrivait avec une charge d'avoine.

—La charité, pour l'amour du bon Dieu ?...
demanda-t-il poliment, en ôtant son vieux cha-
peau.

—Va au diable : j'ai pas le temps ! répondit
durement Thomas, qui se mit à fouetter ses bœufs.

Comme tout à l'heure, le quêteux ne souffla
mot ; mais il étendit sa main sèche du côté du
moulin et disparut au milieu des arbres.

.

Ici le narrateur fit une pause habile, pour exci-
ter davantage la curiosité de son auditoire—lequel
pourtant, suspendu aux lèvres d'Antoine, n'avait
certes pas besoin de cet aiguillon.

Puis il secoua la cendre de sa pipe sur l'ongle
de son pouce et reprit :

Le quêteux n'avait pas plus tôt fait ce geste
que, cric ! crac ! le moulin s'arrêta net.

Jean lâcha un juron et s'en fut voir ce qu'il y
avait. Mais il eut beau examiner la grand'roue,
les petites roues d'engrenage, les courroies et
tout le bataclan... il ne trouva rien. Tout parais-
sait en ordre. L'eau ne manquait pas, non plus.

Il appela son frère :

—Hé ! Thomas !

—Ensuite ?

—Le moulin est arrêté.

—Je le vois bien.

—De quoi est-ce que ça dépend ?

—J'en sais rien.

—Comment !... T'en sais rien !... Mais c'est
qu'il faut le savoir, mon gars.

—C'est pas mon affaire, à moi. Regarde ce qu'il
a, ton moulin.

—Ah ! ah ! c'est pas ton affaire !... On va voir
ça, mon garçon. Rempoche-moi un peu d'avoine
que tu viens de jeter dans la trémie : il y a des
pierres dedans, je le gagerais.

—Y a pas de cailloux dans mon avoine. Je les
aurais vus, je suppose.

—T'as pas la vue bonne aujourd'hui. Rempoche
tout de suite, ou sinon...

—Viens-y donc pour voir ! répliqua aigrement Thomas. Mais il n'eut pas plus tôt regardé les yeux gris, tout pleins d'étincelles, de son frère Jean, qu'il se baissa immédiatement et se mit en devoir de vider le grand entonnoir où, comme vous savez, on jette le grain destiné à être moulu.

La meule se trouva bientôt à découvert.

Jean se baissa à son tour, tâta, palpa, fit toutes les semagrées imaginables.

Rien.

—C'est pas mal drôle, tout de même, cette affaire-là... marmota-t-il entre ses dents : tout est correct, et cependant le moulin ne veut pas marcher.

—Je sais ce que c'est ! fit tout à coup Thomas, en se frappant le front.

—Si tu le sais, dis le donc, imbécile.

—C'est le maudit quêtueux de tout à l'heure qui lui a jeté un sort.

—Cré bête ! tiens, voilà où je les loge, moi, les sorts, ricana Jean Plante, en allongeant à son frère un maître coup de pied.

Ce pauvre Thomas, il en souleva de terre et alla tomber sur les mains à dix pieds plus loin. Quand il se releva, il était bleu de colère et il courut tout droit sur Jean. Mais le meunier, qui pouvait en rosser une demi douzaine comme celui-là, lui prit les poignets et l'arrêta court.

—Halte-là ! mon gars, dit-il : on ne lève pas la main sur Jean Plante, ou il en cuit.

Thomas vit bien qu'il n'était pas le plus fort. Pleurant de rage, il alla ramasser son chapeau.

Puis il sortit, en montrant le poing à son frère et en lui disant d'un ton de menace :

—Quand tu me reverras !...

* * *

Jean resta donc seul.

Tout le reste de l'après-midi, il l'employa à essayer de faire marcher son moulin. Mais, bernique ! la grande roue faisait un tour, puis, cracl la mécanique s'arrêtait net.

—On verra demain ce qui l'empêche d'aller, se dit à la fin Jean Plante. En attendant, fêtons, puisqu'il n'y a pas autre chose à faire.

Et notre homme installa sa cruche sur la table et se mit à boire, que c'était un plaisir. Un verre de rhum n'attendait pas l'autre, si bien qu'à minuit il était soûl comme une bourrique.

Il songea alors à se coucher.

C'est une chose facile à faire quand on est à juin et qu'un bon lit nous attend ; mais, quand les jambes refusent de nous porter, il faut s'y prendre à plusieurs fois pour réussir. Or, cette nuit-là, le meunier avait les pattes de derrière molles comme de la laine. Il se cognait à tous les meubles et prenait des embardées qui l'éloignaient toujours de sa pailleasse.

Finalement il se fâcha.

—Ah ! ça ! dit-il en se disposant à essayer une dernière fois, de ce coup là, je me lance pour la mort ou pour la vie.

Et il prit son élan, les bras en avant. Mais ce ne fut pas son grabat qu'il atteignit : ce fut la porte de l'escalier, restée entr'ouverte.

Jean roula ju-qu'en bas, comme un paquet de linge, et se trouva dehors, à la belle étoile.

Essayer de remonter ?... Impossible. Il fallut donc passer la nuit là, au beau milieu du bois et avec la terre dure pour pailleasse.

Aussi, quoique soûl, Jean ne put fermer l'œil. Il s'amusa à compter les étoiles et à voir les nuages glisser sur la lune.

Vers environ deux heures du matin, un grand vent de nord s'éleva, qui, s'engouffrant dans la cage de l'escalier, éteignit la chandelle restée allumée dans le moulin.

—Merci, monsieur le vent, dit Jean Plante : vous êtes plus ménagé que moi, vous soufflez ma chandelle.

Et il se mit à ricaner. Mais son plaisir ne dura pas longtemps.

La lumière reparut au bout de cinq minutes, et, pendant une bonne heure, elle se promena d'une fenêtre à l'autre, comme si une main invisible l'eût fait marcher. En même temps, il arrivait de l'intérieur du moulin des bruits de chaînes, des gémissements, des cris étouffés, que c'était à faire dresser les cheveux sur la tête et à croire que tous les diables d'enfer faisaient sabbat là-dedans.

Puis, quand ce tapage effrayant eut cessé, ce fut autre chose.

Des feux-follets bleus, verts, livides, rouges, se mirent à danser sur le toit et à courir d'un pignon à l'autre. Il y en eut même qui vinrent effleurer la figure du pauvre ivrogne, au point qu'ils lui roussirent un peu la chevelure et la barbe.

Enfin, pour combler la mesure, une espèce de grand chien à poil roux, haut de trois pieds au moins, rôlait au milieu des arbres, s'arrêtant parfois et dardant sur le meunier deux gros yeux qui brillaient comme des charbons enflammés.

Jean Plante avait froid dans le dos et les cheveux hérissés comme les poils d'un porc-épic.

Il essaya plusieurs fois de se relever, pour prendre sa course vers les maisons. Mais la terreur le paralysait autant que l'ivresse, et il ne put en venir à bout qu'au petit jour, alors que toutes les épreuves de cette nuit terrible avaient disparu.

Avec la clarté du soleil, Jean retrouva son courage et se moqua de ce qu'il avait vu. Pourtant il lui resta une certaine souleure, qui l'empêcha d'abord d'en rire bien franchement. Mais il n'eût pas aussitôt lampé deux ou trois bons verres de rhum, qu'il redevint gouailleux comme la veille et se mit à défier tous les revenants et les loup-garous de l'île de venir lui faire peur.

* * *

La journée se passa en essais inutiles pour faire repartir le moulin. Il était ensorcelé tout de bon, car il n'y eut pas tant seulement moyen de lui faire faire de suite deux tours de roue.

Jean vit approcher le soir avec une certaine appréhension. Il avait beau se dire qu'il avait rêvé la nuit précédente, son esprit n'était pas en repos. Mais, comme l'orgueil l'empêchait de monter aux maisons, où l'on n'aurait pas manqué de le railler, il coucha bravement au moulin, —non toutefois sans avoir soigneusement fermé portes et fenêtres.

Tout alla bien jusqu'à minuit. Jean se flattait que la scène de la veille ne se renouvelerait plus et qu'il pouvait compter sur un bon somme.

Mais... ding ! ding ! comme le douzième tintement de l'horloge finissait de résonner, le tapage recommença. Vlan ! un coup de poing ici ; boum ! un coup de pied là... Puis des lamentations !... puis des gémissements de chaînes !... puis des éclats de rire, ... des chuchotements, ... des lueurs soudaines, ... des souffles étranges qui se croisaient dans la chambre, —bref, un charivari à faire mourir de frayeur !

Jean, lui, se fâcha blanc. Il bondit sur sa grande faux et, jurant comme un pos-édé, il fureta dans toutes les chambres du moulin, sans même en excepter le grenier.

Mais—chose curieuse—quand le meunier arrivait dans un endroit, le bruit y cessait aussitôt pour se reproduire à la place qu'il venait de quitter.

C'était à en devenir fou.

De guerre lasse, Jean Plante regagna son lit et ramena les couvertures par-dessus sa tête : ce qui ne l'empêcha pas de grelotter la fièvre tout le reste de la nuit.

* * *

Cela dura ainsi pendant toute une semaine.

Le soir de la huitième journée—qui se trouvait être le propre jour de la Toussaint—Jean veillait encore seul. Il n'avait pas été à la messe, sous prétexte qu'il *faisait trop mauvais*, aimant mieux passer son temps à *abaisser* et braver le bon Dieu. Il était pourtant bien changé, le pauvre homme. Sa figure bouffie et ses yeux brillants de fièvre disaient assez quelle affreuse semaine d'insomnie il avait passée.

Au dehors, le vent de nord-est faisait rage, fouettant les vitres avec une petite pluie fine, qui durait depuis le matin.

Pas la moindre lune au firmament. Une nuit noire comme de l'encre !

Jean était accoté sur la table, en face de son éternelle cruche, qu'il regardait d'un air hébété. La chandelle fumait, laissant retomber sur le suif son lumignon carbonisé.

Il faisait noir dans la chambre.

Tout à coup, l'horloge sonna onze heures.

Jean Plante tressaillit et fit mine de se lever. Mais l'orgueil le fit retomber sur sa chaise.

—Il ne sera pas dit que je céderai... murmura-t-il d'une voix farouche. Je n'ai pas peur, moi !... Non, non, je n'ai peur de rien !

Et il se versa à boire d'un air de défi.

Minuit arriva. L'horloge se mit à sonner lentement ses douze coups : ding ! ding ! ding !...

Jean ne bougea pas.

Il comptait les coups et regardait partout, les yeux grands comme des verres de montres.

Au dernier tintement, flac ! une rafale de vent ouvrit violemment la porte, et le grand chien roux de la première nuit apparut.

Il s'assit sur son derrière, près du chambranle, et se mit tranquillement à regarder Jean Plante, sans détourner la vue une seule seconde.

Pendant cinq bonnes minutes, le meunier et le chien se dévisagèrent comme ça,—le premier rempli d'épouvante et les cheveux droits sur la tête, le second calme et menaçant.

A la fin, Jean n'y put tenir. Il se leva et voulut moucher la chandelle, pour mieux voir...

La chandelle s'éteignit sous ses doigts.

Jean chercha vite le paquet d'allumettes qui devait se trouver sur la table...

Le paquet d'allumettes n'y était plus.

Alors il eut véritablement peur et se mit à reculer dans la direction de son lit, observant toujours l'animal immobile.

Celui-ci se leva lentement et se mit à se promener de long en large dans la chambre, se rapprochant peu à peu du lit.

Ses yeux étaient devenus brillants comme des globes de feu, et il les tenait toujours attachés sur le meunier.

Quand il ne fut plus qu'à trois pas de Jean Plante, le pauvre homme perdit la tête et sauta sur sa faux.

—C'est un loup-garou ! cria-t-il d'une voix étranglée.

Et, ramenant avec force son arme, il en frappa furieusement l'animal.

Aussitôt, il arriva une chose bien surprenante. Le moulin se prit à marcher comme un tonnerre, pendant qu'une lueur soudaine envahissait la chambre.

Thomas Plante venait de surgir, tenant une allumette enflammée dans ses doigts.

Le grand chien s'était évanoui !

Sans souffler mot, Thomas ralluma la chandelle. Puis, apercevant son frère qui tenait toujours sa faux :

—Ah ! ça ! dit-il, que diable faisais-tu donc-là, à la noirceur ? Deviendrais-tu fou, par hasard ?

Jean, livide et hagard, ne répondit pas. Il regardait Thomas, à qui il manquait un bout de l'oreille droite.

—Qui t'a arrangé l'oreille comme ça ? demanda-t-il d'une voix qui n'était plus qu'un souffle.

—Tu le sais bien ! répondit durement Thomas.

Jean se baissa et ramassa par terre un bout d'oreille de chien, encore saignant.

—C'était donc toi ! murmura-t-il.

Et, portant la main à son front, il éclata d'un rire lugubre.

Jean Plante était fou !

DR EUGÈNE DICK.

CONNAISSANCES UTILES

Gâteaux Turcs.—Prenez une demi-livre d'amandes que vous pelez et pilez, une demi livre de sucre en poudre, 4 blancs d'œufs battus en neige, une cuillerée à café d'essence de vanille ou d'eau de fleurs d'oranges. Faites une pâte, feuilletée, bien mince ; étendez-la, coupez-la en petits ronds à l'aide d'un petit verre ; mettez une cuillerée de neige sur chaque rond ; puis laissez-les dans un four doux jusqu'à ce que les petits gâteaux aient une couleur jaune.

Sorbets au Rhum.—Pour 10 à 12 personnes : Mettez dans une casserole une livre de sucre blanc et un verre d'eau ; faites bouillir et écumez bien ; ôtez du feu ; ajoutez un verre d'eau et le jus de trois citrons ; et versez dans la sorbetière, ne l'emplissez qu'aux deux tiers et faites prendre comme on fait prendre les glaces, mais ils prennent moins que celles-ci. Au moment de servir, ajoutez un verre de rhum, remuez bien et servez dans des verres à vin.

USAGES ET COUTUMES

LES VISITES

Il y a plus d'un genre de visites : visites officielles ; visites de cérémonie, de convenances, de digestion, de condoléance, visites intimes, etc., etc.

Nous ne dirons rien des visites officielles pour lesquelles chaque corps de l'Etat a son cérémonial particulier.

Les visites de cérémonie sont celles que se doivent entre eux, — et leurs femmes entre elles, — les officiers d'un même régiment, les magistrats d'un même ministère. Elles sont obligatoires au nouvel an, à l'arrivée, au départ. Les autorités civiles d'une localité, si petite qu'elle soit, ont droit aussi à ce genre de visites, dans les mêmes circonstances.

Rien n'empêche que les visites de cérémonie ne se transforment en visites de convenances, puis en visites intimes ; mais tout le temps qu'elles ne sont que cérémonieuses, elles doivent être fort courtes. Toutefois, ne leur donner qu'une durée de cinq minutes serait une autre erreur. Il serait plus absurde de se relever aussitôt après s'être assis que de "s'éterniser" pendant une heure. Il faut penser que les maîtres de la maison ne peuvent trouver des sujets de conversation bien variés ni bien abondants, lorsqu'ils reçoivent les gens pour la première fois, ou qu'ils ne les aperçoivent qu'une fois l'an. Si on n'éprouve pas le même embarras, il reste à se persuader qu'on leur parle peut-être, sans doute, trop longtemps de choses qui ne les intéressent pas ou guère. En restant un quart d'heure, on fera preuve d'un parfait savoir-vivre. En effet, il est aisé de trouver, de part et d'autre, quelques phrases suffisantes pendant cet espace de temps.

Les visites de cérémonie sont rigoureusement rendues dans les huit jours. Si le supérieur (ou sa femme) — colonel, président de cour, préfet, etc. — déjasse ce délai, l'inférieur (ou sa femme) — juge d'instruction, capitaine, maire, etc. — aurait le droit de penser que ce supérieur (ou sa femme), est absolument dénué de politesse.

Il va sans dire qu'une maladie, un événement imprévu, un malheur, exempté de cette étiquette, mais quand la vie a pris son cours on explique à qui de droit le retard involontaire qu'on a apporté à remplir le devoir mondain, ou social.

Les visites de convenances sont celles que l'on fait à intervalles trop éloignés pour qu'elles aient, couleur d'intimité, et pourtant, à distances assez rapprochées pour établir ce qu'on appelle des relations et se traiter de connaissances. Pour préciser, c'est aller voir les gens toutes les six semaines ou tous les deux mois à leur jour. Ces visites doivent être rendues avec exactitude.

Les visites de digestion ont lieu dans les huit jours qui suivent un dîner ou un bal auquel on a été invité, et alors même qu'on n'y a pas assisté. Cette visite n'est pas rendue par les amphitryons auxquels on la devait.

Le laps de temps qui s'écoule entre un événement douloureux, survenu à une personne de connaissance, et la visite de condoléance qui en résulte, varie selon le degré des relations. Ordinairement, c'est six semaines. Le visiteur est tenu à une certaine gravité, à une grande simplicité de couleurs et d'ajustements. Il ne parle pas du mort le premier, mais il écoute avec complaisance tout ce qu'on se plaît à lui en dire. Par contre, la personne qui reçoit contient son chagrin et sa tristesse.

Les visites intimes se mesurent sur le plus ou moins de sympathie, d'amitié ; elles échappent aux règles.

Lorsqu'on part en voyage, on fait une tournée de visites chez toutes ses connaissances pour leur apprendre qu'on quitte la ville et leur épargner un dérangement inutile, si elles avaient à nous voir. Si on ne les trouve pas, on dépose une carte cornée, sur laquelle on a tracé au crayon, les trois lettres consacrées, P. P. C. (pour prendre congé). Il est entendu qu'on peut faire plus de frais

littéraire pour instruire les gens de son absence. Mais ces très somnolents alliés peuvent suffire avec les simples connaissances.

A son retour, on recommence cette tournée de visites, pour apprendre aux mêmes personnes qu'on vient de rentrer. Et l'on a soin de dire gracieusement :

— Vous savez, je reprends mes lundis ou mes mardis, à compter de la semaine prochaine.

On ajoute à cette phrase un mot aimable : " Je me plais à vous compter parmi mes fidèles. " " J'e père qu'vous n'aurez pas désappris le chemin de ma maison ", etc., etc.

ANN SEPH.

LES PREMIERS SOINS

PIGURES D'ABELLES, DE GUEPES, DE FRELONS, ETC.

Symptômes.—Le premier effet produit est une douleur aigue, promptement suivie de gonflement, d'inflammation plus ou moins étendue, avec un point central qui indique l'endroit où a pénétré l'aiguillon. Une seule piqûre ne détermine pas de symptômes généraux ; mais, quand elles sont nombreuses, il y a de la fièvre, des accidents cérébraux, des vomissements, la mort même peut en être la conséquence.

En attendant le médecin.—Quant les piqûres sont peu nombreuses, faire des lotions fraîches d'eau pure ou vinaigrée, appliquer des cataplasmes froids arrosés d'eau blanche. Examiner chaque point central pour voir si le dard ne se rait pas resté. Saisir entre les ongles ou mieux entre les mors d'une petite pince ce qui dépasse du dard et le tirer doucement. Si les piqûres sont multipliées, si l'inflammation est très intense, arroser fréquemment les parties enflammées avec de l'eau vinaigrée fraîche, plonger même le malade dans un grand bain frais vinaigré.

LE BON CONSEILLER.

On dit que 2000 moutons tenus durant une année sur un lopin de terre rendront le sol assez fertile pour donner un rendement de grain suffisant pour nourrir 100 moutons durant une année.

Une offre extraordinaire à tous ceux qui désire de l'emploi

Nous avons besoin d'agents actifs et énergiques dans tous les comités des Etats-Unis et du Canada, pour vendre un article breveté, (qui possède de grands mérites) sur ses mérites. Un article ayant une grande vente, rapportant plus que 100 pour cent de profit, n'ayant pas de compétition, et pour la vente duquel l'agent est protégé d'une manière exclusive que nous donnons pour chaque comté qu'il obtient de nous. Avec tous ces avantages et par le fait même que c'est un article qui peut être vendu à tous les propriétaires de maisons, il ne serait peut-être pas nécessaire de faire une offre extraordinaire à nos agents pour en obtenir de bons de suite, mais nous avons résolu d'agir de la sorte, afin de montrer non-seulement notre confiance dans les mérites de notre invention, mais dans la stabilité pour aucun agent qui en poussera la vente avec énergie. Nos agents qui travaillent maintenant gagnent de \$150 à \$300 par mois au-dessus de leurs dépenses, et ceci nous encourage à faire notre offre à tous ceux qui n'ont pas d'emploi.

Tout agent qui voudrait donner un essai de trente jours à nos affaires et ne réussira pas à faire \$100 AU-DESSUS DE TOUTES SES DÉPENSES, pourra nous renvoyer tout ce qu'il n'aura pas vendu et nous lui remettrons l'argent qu'il a payé pour. Il n'y a personne qui emploie des agents qui ait osé faire de tels offres, et nous ne le ferions pas, si nous savions que nous avons des agents qui font le double de ceci. Nos grands circulaires descriptifs expliquent notre offre au long et nous désirons envoyer ceux-ci à tous ceux qui sont sans emploi et qui nous enverront trois timbres de 10 pour frais de poste. Envoyez de suite et retournez l'agence en bon temps pour les affaires et mettez-vous à l'œuvre dans les conditions nommées dans notre offre extraordinaire.

NATIONAL NOVELTY CO.,
514, Smithfield St., Pittsburg, Pa

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le seul journal français du genre en Canada.

Quelque chose de nouveau à Montréal

UN MAGASIN DE VAISSELLE A UN SEUL PRIX

PRIX TOUTS REDUITS ET UN SEUL PRIX DEMANDE



Service à dîner, 103 pièces, \$11, avec soupière.

UN BON MARCHÉ

Mes Services à thé de \$2.75 peints à la main, n'ont jamais été égaux.

Mes Lampes en Cuivre suspendues de toutes couleurs à \$2.75 surpassent de beaucoup toutes les autres lampes de Montréal.

Songez donc que nous vendons une lampe portative complète pour 17c

AU

CENTRAL CHINA HALL

L. Deneau

2023, RUE NOTRE-DAME

LA BANQUE JACQUES-CARTIER

Montréal, 21 Avril 1888.

AVIS est par le présent donné, qu'un dividende de TROIS et DEMI pour cent, sur le capital versé de cette institution, a été déclaré pour le semestre courant, et sera payable au Bureau de la Banque à Montréal, le et après VENDREDI, le PREMIER JUIN prochain.

Les livres seront fermés du 18 au 30 mai, les deux jours inclus.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires, aura lieu au Bureau de la Banque, MERCREDI, le VINGTIÈME jour de JUIN prochain, à UNE heure P.M.

Par ordre du Bureau,
(Signé) A. de MARTIGNY, Caissier.

N'oubliez pas que chaque copie du MONDE ILLUSTRÉ peut gagner de \$1.00 à \$50.00.

Banque Ville - Marie

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de TROIS ET DEMI (3 1/2) POUR CENT sur le capital payé de cette institution a été déclaré pour le semestre courant, et que ce dividende sera payable à son bureau principal, en cette ville, le et après VENDREDI, le PREMIER jour de JUIN prochain.

Les livres de transferts seront fermés du 21 au 31 Mai.

AVIS est aussi donné que l'assemblée générale annuelle des actionnaires aura lieu au même endroit, MERCREDI, le VINGTIÈME JOUR DE JUIN prochain, à MIDI.

Par ordre du bureau,
U. GARAND, Caissier.

Montréal, 24 avril 1888.

Paine's Celery Compound

CURERIT la prostration nerveuse, le mal de tête nerve x, la névralgie, la faiblesse nerveuse, les maladies d'estomac et du foie, le rhumatisme, la dyspepsie et toutes les maladies de rognons.

NERFS FAIBLES

LE CÉLÉRI COMPOSÉ DE PAINÉ est un tonique pour les nerfs qui ne faillit jamais. Il contient du Céléri et du Coca, ces stimulants si merveilleux et guérit rapidement tous les désordres nerveux.

LE RHUMATISME

LE CÉLÉRI COMPOSÉ DE PAINÉ purifie le sang. Il chasse l'acide lactique qui cause le Rhumatisme et retablit en une condition sanitaire les organes générateurs du sang. C'est le véritable remède pour le rhumatisme.

MALADIES DES ROGNONS

LE CÉLÉRI COMPOSÉ DE PAINÉ même promptement le foie et les rognons dans un état de santé parfaite. Cette puissance curative combinée avec ses toniques pour les nerfs, en fait le meilleur remède pour toutes les maladies des rognons.

LA DYSPÉPSIE

LE CÉLÉRI COMPOSÉ DE PAINÉ fortifie l'estomac et tranquillise les nerfs des organes digestifs. C'est pour cela qu'il guérit même les plus mauvais cas de dyspepsie.

LA CONSTIPATION

LE CÉLÉRI COMPOSÉ DE PAINÉ n'est pas un Cathartique. C'est un laxatif, donnant une action facile et naturelle aux intestins. La régularité arrive sûrement lorsqu'on en fait usage.

Ce remède est recommandé par les hommes d'affaires et de profession. Envoyez chercher un livre.

Prix \$1.00. Vendu par les pharmaciens

WELLS, RICHARDSON & CIE., Prop.
MONTREAL, QUEBEC.

SIROP

Anti - Bronchite

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le foie et les poumons ; fait expectorer sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2461, rue Notre-Dame, Montreal



CERTIFICAT

Montréal, 7 avril 1888.

Je soussignée certifie que les meilleurs médecins après m'avoir soignée de leur mieux pour le ver solitaire, leurs médecines ont toujours été sans effets : als j'ai employé les remèdes de M. J. E. P. acicot. No 1434, rue Notre-Dame en face de l'hôpital Notre-Dame, et que dans l'espace de trois heures j'ai passé le ver, et je conseillerais à qui que ce soit d'en faire usage. Il veut être guéri complètement.

(Signé.) Dame A. BOISVERT, 113 St Dominique, Mile-End, Montréal.
J. E. P. RACICOT, 1434, rue Notre-Dame, Montréal, à l'Enseigne du Sauvage.
Les malades résidant à Québec trouveront tous les mêmes remèdes au No 25 rue St Joseph St-Roch, Québec.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 382.—MOT CARRÉ

Mon Premier est originaire
De l'île de Tobago ;
Son usage toujours contraire
Est la cause de bien des maux ;
Son abus même à mon Second,
Précipice ou gouffre profond,
Et d'où, si l'on n'en sort bien vite,
Notre vie est une faille ;
Il nous faut en déposer
Le Troisième forcément,
Ayant été trop Quatrième
De mon Premier, et dépensé
En prodigue, follement
Jusqu'aux derniers Cinquièmes.

No 383.—CHARADE

Nous excitons par mon Premier,
Nous pendons toujours mon Entier ;
Par mon Deux, l'Etat garantit
Le sort de qui l'a bien servi.

No 384.—FANTAISIE ANAGRAMMATIQUE

Décomposer la phrase suivante, afin d'en
constituer un nom historique illustre.

O BON PAPA, ON ENTRE LA

No 385.—ENIGME

Qui me nomme, me rompt.

SOLUTIONS :

No 379.—Le mot est : Canard.
No 380.—Les mots sont : Classe, Lasse.
No 381.—Le mot est : Cerf-volant.

ONT DEVINÉ :

Mlles Rosina et Léa Hally, J. Ouimet, M.
Frigon, G. S. Lottinville, Mlle F. Dumour-
chel, "Hector," Montréal ; L. U. Renaud,
New-York ; E. Lupien, Sorel ; C. Dargis-
Sainte-Cunégonde ; A. T. Brouillette, Sher-
brooke ; Alfred Gravel, Lévis ; Mlle N. H.
Côte-des-Neiges ; Sphinx, Valleyfield.

Abonnez-vous au MONDE
ILLUSTRE, le plus complet et le
meilleur marché des journaux lit-
téraires du Canada.

Etablie en 1870.



Nous avons le plaisir d'an-
noncer que nous avons tou-
jours en magasin les articles
suivants :
Les triples extraits culi-
naires concentrés de JONAS
Huile de Castor en bou-
teilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Gly-
cerine, Collefortes.
Huile d'Olive en 1/2 pintes,
pintes et pots.
Huile de Foie de Morue,
etc., etc.

HENRI JONAS & Cie
10—RUE DE BRESOLES—10
(BATELLES DES SOEURS) MONTREAL

" Bois pauvre pelerin, bois de
cette eau, car elle est de St-Léon
et guérit de tous maux. "

MONTREAL, le 8 Mai 1888.
A. POULIN, Ecr.
Gérant Cie d'Eau de St-Léon,
Montreal.

CRER MONSIEUR,

On me donne beaucoup de plaisir de cons-
tater que je me suis servi récemment de l'Eau
de St-Léon (en suivant les directions imprimées)
et j'en ai ressenti le plus grand bénéfice.
D'après ma expérience je puis recommander
consciencieusement cette Eau comme étant in-
dispensable.

Bon à vous,
H. MACDIARMID

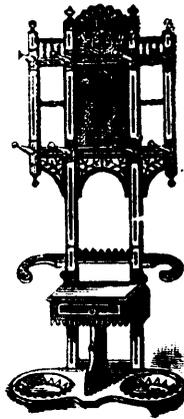
The London Illustrated News (édition
américaine) journal illustré, publié à New-York,
contenant 12 pages de texte et 10 pages de
magnifiques gravures. Abonnement : \$4 par
année ; 6 mois, \$2.50 ; 3 mois, \$1.25 ; le nu-
méro, 10 cents. S'adresser : Potter Building,
Park Row, New-York.

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
18—RUE SAINT-LAURENT—18
MONTREAL

JOHNSTON'S FLUID BEEF
IS THE MOST
PERFECT FORM OF CONCENTRATED
FOOD

Réchauffant, Stimulant, Fortifiant

La seule préparation qui contient
en vertu les éléments vivifiants de la
viande.



LISEZ :

- SIDEBOARDS en bois franc pour..... \$10.00
- SIDEBOARDS en vieux frêne pour..... 18.00
- SIDEBOARDS en cerisier pour..... 21.60
- SIDEBOARDS en noyer noir pour..... 24.30
- SIDEBOARDS en vieux chêne pour..... 29.70

N'achetez pas ailleurs avant d'avoir vu nos marchandises et nos
prix. Une visite vous convaincra

Wm. KING & CIE.,
NO 652 RUE CRAIG

VICTOR ROY,
ARCHITECTE
26, rue Saint-Jacques, Montréal

Frank Leslie's Illustrated, le plus
des journaux illustrés anglais, publié aux
Etats-Unis, contenant 8 pages de texte et 8
pages de gravures. Prix d'abonnement : un
an, \$4 ; six mois, \$2. S'adresser aux Nos 53
et 55, Park Place, New-York (E.-U.).

CASTOR FLUID
On devrait se servir pour les cheveux de
cette préparation délicieuse et rafraichissante.
Elle entretient le scalp en bonne santé, em-
pêche les peaux mortes et excite la pousse.
Excellent article de toilette pour la chevelure.
Indispensable pour les familles. 25 cents la
bouteille.
HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
144, rue St-Laurent.

VALEUR EXTRA

Chemises en batiste nouveaux dessins, 2
cols et manchettes, à \$1.00—Bas en mérino,
25 cents.

DeLorimier, 1700, Notre-Dame
P. S.—Chemises faites sur commande.

Loterie Nationale!

Les tirages mensuels ont lieu
le troisième mercredi de
chaque mois

\$60,000

SERONT TIRÉS

LE 20 JUIN PROCHAIN,

COUT DU BILLET :

PREMIERE SERIE..... \$1.00
DEUXIEME SERIE..... 0.25

Demandez le Catalogue des prix

S. E. LEFEBVRE,
Secrétaire

No 19, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL

THIS PAPER may be found on file at Geo. P.
Rowell & Co's Newspaper Ad-
vertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising
contracts may be made for it IN NEW YORK.

Les Chaussures en Kid \$1.00



Les Chaussures en Kid \$1.00

Grande vente de chaussures

PREMIERE COMMUNION

POUR GARÇONS ET FILLES

A TRES BON MARCHE

Fogarty & Bro.

COIN DES RUES

ST-LAURENT et

STE-CATHERINE

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 26 mai 1888

L'EXPIATION

PREMIÈRE PARTIE

I. — LE GUET-APENS

A l'entrée d'Urrugne, à quelques centaines de

pas en avant de la bourgade assise sur la jolie colline ombreuse de Bordagain, qui forme l'ourlet de la route de Saint Jean-de-Luz à Hendaye, on voyait, en 1849, à proximité de la frontière espagnole, une habitation isolée dont la façade, blanchie à la chaux, contrairement à l'usage de la localité, se détachait sur le fond bleuâtre des montagnes échelonnées à l'horizon.

Cette demeure, d'apparence modeste, se composait de deux corps de logis parallèles réunis par une haie de vigne vierge, derrière laquelle s'étendait un petit verger planté d'une douzaine d'arbres. Dans la clôture, à égale distance des deux constructions, s'ouvrait une porte basse encastrée au fond d'un double parapet en cailloutis et surmontée d'un auvent protégé par un falot qui s'accrochait à une potence en fer.

C'était à la fin de février. La nuit venait de tomber et le silence n'était plus interrompu

que par le vent qui s'engouffrait avec des éclats de tonnerre dans les fondrières. Les travaux de la journée s'étaient terminés plus tôt que de coutume sous la menace de l'ouragan et chacun avait fait diligence pour se claquemurer chez soi.

La bourgade paraissait ensevelie dans un profond sommeil. Pourtant le falot de la maison blanche était allumé, et, à sa lueur incertaine, on pouvait voir que la porte n'était pas fermée.

Un habitant de l'endroit, si on l'avait interrogé, n'aurait pas été en peine d'expliquer ce qui, aux yeux d'un étranger, pouvait passer pour un oubli ou un manque de prudence. Tout le monde savait

en effet, à Urrugne et dans les environs, que la nuit aussi bien que le jour, on entrait sans frapper chez le docteur Michel Herbin.

Un coup d'œil jeté à l'intérieur de ce logis hospitalier bien connu de tous les pauvres de la vallée française et de la montagne espagnole, suffisait pour se rendre compte du genre de vie de cet homme simple et bon, qui était la Providence du pays.

Le corps de logis à droite était occupé par la famille du docteur. Sa façade latérale était percée de deux fenêtres et d'une porte se fermant d'elle-même au moyen d'un valet en plomb. Cette partie de l'habitation où l'on avait accès par une cuisine de plain-pied avec le jardin, comprenait, outre

biseauté dans son cadre sculpté à jour et au-dessous un petit portrait d'officier de la marine française, une demi-douzaine de chaises ordinaires, un canapé protégé par une housse en cretonne usée et délavée, un vieux fauteuil rembourré, un brasero sur un piedestal en bois peint, et, près d'une fenêtre, une petite table à ouvrage en palissandre complétaient ce mobilier sans prétention. Une lampe en porcelaine bleue avec un abat-jour vert éclairait la pièce.

Dans le fauteuil était assis un homme d'une quarantaine d'années qui commençait à grisonner. Il s'était rapproché du guéridon sur lequel il s'accoudait et la joue gauche dans la pomme de la main, il fixait attentivement les yeux sur les

pages d'un gros volume formé de plusieurs brochures reliées ensemble.

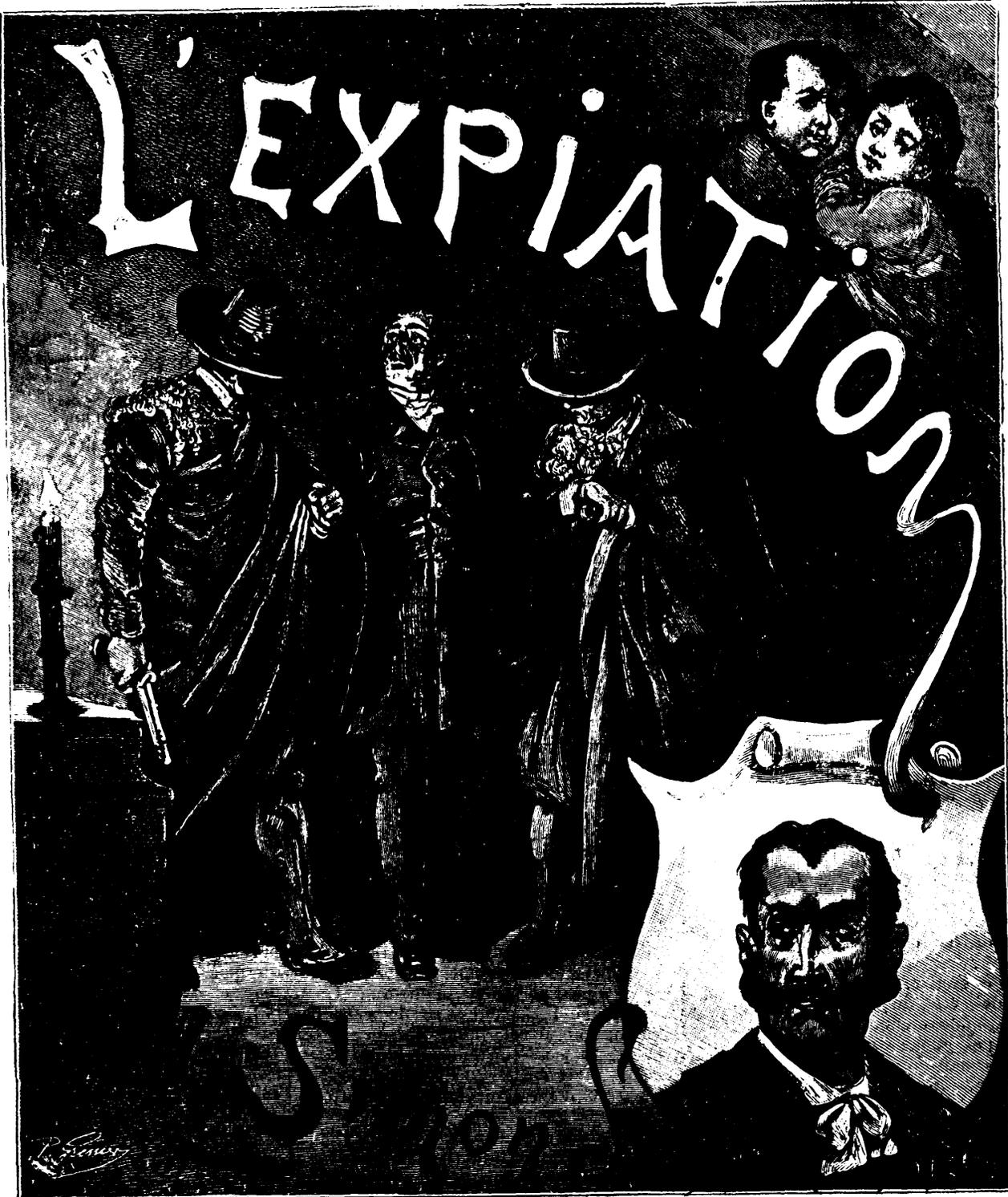
Son front haut, visiblement bombé et déjà sillonné de rides, trahissait la sérénité d'une intelligence élevée, nourrie de fortes études. Ses yeux noirs où se lisaient la noblesse et l'énergie du caractère, avaient cet éclat magnétique qui se reflète sur toute la physionomie et permet d'en analyser chaque ligne. Son nez aux arêtes fines, sa bouche bien fendue, mais un peu serrée, ses pommettes accusées, ses tempes écrasées comme pour mieux retenir la pensée, son teint mat sans aucun afflux de sang, donnaient à l'ensemble de son visage un air positif et résolu, mais en même temps une expression de bonté si vraiment sympathique, qu'on était sûr dès l'abord, de trouver en lui une nature d'élite réunissant la générosité des sentiments à la décision de la volonté.

Il était vêtu d'un costume noir, correct, dossinant bien

la taille, mais d'une coupe surannée et montrant déjà par endroits des traces d'usure. Un chapeau et une canne en jonc à pomme d'or posés sur une chaise indiquaient que le docteur venait de rentrer de ses visites.

De temps en temps la lèvre du lecteur se crispait. Il était manifeste que la lecture, tout en le captivant, ne donnait pas satisfaction à l'impatience de sa recherche. Parfois il suspendait son attention et relevait la tête pour regarder sa jeune femme qui, à quelques pas de lui, surveillait une petite fille de trois ou quatre ans, endormie sur le canapé.

Il y avait dans ce tableau d'intérieur un charme



cette première pièce, une salle à manger et deux chambres à coucher. Dans l'autre aile, moins grande, étaient l'écurie et une grange sous laquelle s'abritait une de ces carrioles à deux places appelées autrefois *désobligeantes*.

L'ameublement de la maison dénotait à la fois l'aisance et l'absence voulue de tout luxe. On pouvait se convaincre, dès l'entrée, que le docteur cherchait le bonheur ailleurs que dans l'étalage de la vanité. Au milieu de la salle à manger, sur un antique guéridon en chêne recouvert d'un tapis à ramages, s'entassaient des livres, des papiers, des journaux. Les murs, sans tenture, étaient entièrement nus, seul, d'un côté, une glace

naïf, mais pénétrant, une poésie simple, mais vraie et allant au cœur qui aurait réclamé, pour en rendre tout l'intérêt, une palette d'une exquise délicatesse de ton et un pinceau d'une extrême finesse de touche. Sur le front innocent de l'enfant livrée au sommeil s'attachaient les regards de la jeune femme perdue dans une douce extase à laquelle par moments, elle s'arrachait pour écouter un léger souffle venant d'une des chambres à coucher dont la porte était entrebâillée.

Le docteur s'était replongé dans sa lecture ; la jeune femme cousait, interrogeant fréquemment son mari des yeux, mais n'osant l'interrompre.

—Pauvre Antoine ! dit-il enfin en essuyant une larme qui se mouloit sous sa paupière. J'ai beau compulsé tous ces renseignements sur des cas analogues, je ne trouve rien qui puisse le sauver. Je tremble à la pensée de ce que vont devenir sa femme et ses cinq enfants. N'est-il pas déplorable que la science soit condamnée à se renfermer constamment dans le même cercle d'observations incomplètes et de remèdes inefficaces ?

—Il est donc bien malade ?

—Son état est si désespéré que je crains de ne plus le voir vivant demain matin. Ah ! ma chère Angèle nous ne savons rien et la nature l'emporte toujours sur nous. Je donnerais tout au monde pour conserver ce brave ouvrier à sa famille.

Il se tut et ses doigts tournèrent avec un mouvement plus fébrile les feuillets du volume. Au dehors, le vent ne cessait de hurler. Par intervalles, à ses rugissements se mariait le cri de quelques oiseaux de nuit ou l'aboïement d'un chien errant.

Tout à coup Mme Herbin se redressa et d'une voix tremblante :

—Entends-tu ? dit-elle.

Le docteur prêta l'oreille.

—En effet, répondit-il au bout d'un instant d'hésitation. Ce sont des pas de chevaux.

Puis ses yeux cherchèrent la phrase qu'il n'avait pas achevé de lire.

Deux coups frappés avec impatience à la porte d'entrée de la maison l'obligèrent une seconde fois à s'arrêter.

La jeune femme ne put maîtriser un mouvement d'effroi.

—Pourquoi t'inquiéter, Angèle ? dit le docteur avec calme. Tu sais bien que l'on peut venir m'appeler à toute heure.

—C'est vrai, mon ami, mais j'ai aujourd'hui je ne sais quel pressentiment...

—Tu oublies que nous n'avons que des amis... Les gens d'Urrugne entrent chez nous sans frapper.

Si ce sont des étrangers, n'ont-ils pas le même droit de réclamer mon aide ?

Le docteur s'était levé.

En ce moment des pas précipités se firent entendre dans le jardin, et presque au même instant deux hommes de haute taille pénétrèrent dans la salle à manger.

Ils portaient, l'un et l'autre, une veste en peau d'agneau à boutons de métal, un gilet d'astrakan, de larges culottes de panne retenues par une ceinture de soie bleue, des guêtres navariennes, un manteau brun et un grand sombrero. Tous deux étaient masqués et armés de pistolets passés dans leur ceinture.

Mme Herbin s'était élancée vers l'enfant et l'avait serrée dans ses bras.

Le docteur, sans s'émouvoir, demeurait debout, les yeux fixés sur les visiteurs mystérieux. L'un d'eux s'était avancé vers le guéridon, tandis que l'autre s'adossait à la fenêtre.

—Soyez sans crainte, dit le premier, nous n'avons aucune intention malveillante.

—Pourquoi aurions-nous peur de vous ? demanda Michel Herbin avec assurance. Quand on a la conscience en repos, on n'a rien à redouter.

—Avant tout, dit l'inconnu, permettez-moi de vous adresser une question ?

—Deux, si vous le désirez.

—Vous êtes le docteur Herbin ?

—Oui.

—Le médecin de la bourgade d'Urrugne ?

—Oui.

—Il y a trois ans et demi, par une nuit noire et orageuse comme celle-ci, un homme est venu

vous prier de le suivre pour donner vos soins à une malade ?

—C'est vrai.

—Vous rappelez-vous ce qui s'est passé en cette circonstance ?

—Parfaitement.

—Pourriez-vous nous le rapporter ?

—Un médecin ne trahit pas le secret professionnel.

—Il ne s'agit pas d'un secret.

Tandis qu'il parlait ainsi, l'homme masqué ar-
rêtait obstinément ses regards sur la petite fille qu'Angèle avait prise sur ses genoux.

—Dans ce cas, dit le docteur, il n'est pas nécessaire...

—La nuit dont je vous citerais au besoin la date, interrompit l'inconnu en élevant la voix, vous avez été conduit dans une maison située sur l'autre rive de la Bidasson. Trois ans et demi se sont écoulés depuis lors. Aujourd'hui la personne que vous avez assistée se meurt.

Michel Herbin et sa femme échangèrent un regard d'intelligence.

L'homme masqué ne détachait plus les yeux de l'enfant.

Le docteur reparaisait hésiter. L'inconnu attendait.

Pendant ce temps, son compagnon restait en apparence immobile, les mains derrière le dos.

—Le médecin a souvent des devoirs pénibles à remplir, reprit le visiteur.

Angèle adressa un nouveau regard à son mari. Celui-ci ne bougeait pas.

L'étranger porta la main à sa ceinture.

—Il est inutile de me menacer, dit le docteur ; vous faites appel au médecin, partons.

La jeune femme eut un mouvement de surprise et un geste de supplication :

—Tu veux suivre ces hommes ? dit-elle.

—Rassure-toi.

Il fit quelques pas jusqu'à la porte de la pièce attenante, et montrant un petit garçon couché dans le lit :

—Mon fils, dit-il, je te confie à la garde de Dieu !

Il alla déposer un baiser sur le front de l'enfant ; puis revenant sans se troubler vers les visiteurs :

—Je suis à vos ordres, messieurs, ajouta-t-il.

Ils sortirent.

Un instant le docteur s'arrêta pour regarder sa femme.

—Venez ! dit l'un des hommes masqués en l'entraînant.

Ils s'enfoncèrent dans les ténèbres.

A peine étaient-ils dehors qu'un nouveau personnage sortit d'un sentier, menant par la bride trois chevaux.

—Choisissez, docteur, dit-il.

—Je vois que le trajet sera long, répondit Michel Herbin en se mettant en selle.

Deux des inconnus l'imitèrent, et se rangèrent à côté de lui, l'un à droite, l'autre à gauche.

Les trois cavaliers partirent au galop.

Celui des deux visiteurs qui, pendant l'entretien dans la maison, était demeuré adossé à la fenêtre, restait à pied au milieu du chemin. Lorsqu'il fut sûr que le docteur et ses deux compagnons étaient loin, il se glissa vers un endroit planté d'arbres à peu de distance de la route.

L'obscurité était épaisse ; mais la lumière du falot permettait d'entrevoir une voiture attelée de deux mulets.

L'homme masqué donna un léger coup de sifflet. La portière de la voiture s'ouvrit et livra passage à un individu d'allure sinistre qui avait le haut du visage caché sous un loup de soie.

—Eh bien ?

—Emmené.

—Et l'enfant ?

—Elle est là.

—Comment entrer ?

—Par la fenêtre.

—Tu l'as ouverte ?

—Oui.

—A l'œuvre donc !

Les deux hommes se dirigèrent vers la maison blanche.

Angèle, après avoir poussé le verrou de la porte de la cuisine, avait déposé la petite fille sur le canapé.

—Seule ! dit-elle en poussant un profond soupir. Elle alla dans la chambre à coucher s'agenouil-

ler devant le lit, et, les yeux levés vers le petit crucifix pendu au-dessus du chevet de son fils, elle pria avec ferveur.

Cependant des pensées lugubres traversaient son cerveau. Ses deux mains appuyées sur sa poitrine s'efforçaient vainement de comprimer les battements convulsifs de son cœur.

Tout à coup la fenêtre de la salle à manger s'ouvrit. Le vent s'engouffra dans la pièce et éteignit la lampe.

La jeune femme eut un cri de terreur. Mais, dominant aussitôt ses angoisses, elle courut vers la petite fille et l'emporta.

En ce moment un homme enjamba l'appui de la croisée et sauta dans la chambre. Un autre le suivit de près. Tous deux s'avancèrent à pas comptés.

Ils avaient le poignard levé.

Angèle frémit en voyant les éclairs de l'acier et se recula dans la chambre à coucher où brûlait une veilleuse.

D'un regard elle implora le Rédempteur qui penchait mélancoliquement sa tête couronnée d'épines.

—Mon Dieu, dit-elle, en étreignant passionnément la petite fille, ayez pitié de nous, sauvez-nous !

Les deux hommes masqués parurent un moment ébranlés par cet appel suprême à l'assistance divine.

Ils s'étaient arrêtés.

Mais leur indécision ne fut pas de longue durée. Celui qui semblait commander à l'autre fit un pas vers le lit et étendit le bras.

—Sainte Vierge, aidez-moi ! balbutia la jeune femme défaillante.

Soudainement émue, la petite fille joignit les mains.

—Sainte Vierge, bégaya-t-elle, aidez-nous !

Au même instant quelqu'un heurta brusquement à la porte.

II.—L'AVEU

Gardé à vue par ses deux compagnons qui, une fois à cheval, n'avaient plus desserré les dents, le docteur s'était rapidement éloigné avec eux. Les ténèbres l'empêchaient de reconnaître le chemin qui courait entre des côtes couverts de plantations et le pied de la montagne. Il connaissait tous les sentiers à dix lieues à la ronde, mais la nuit était si noire et le vent l'obligeait à s'envelopper si complètement qu'il était hors d'état de rien distinguer.

Cependant il se rappelait que l'un des hommes masqués avait fait mention de la rive opposée de la Bidasson, et il n'ignorait pas que ce cours d'eau forme la limite entre la France et l'Espagne.

Au bout de deux heures, l'un des inconnus arrêta sa monture. Quelques instants auparavant la route avait fait un coude et, en se rapprochant de la rivière, s'était engagée dans une coupure profonde, puis débouchant en vue de la mer, tandis qu'à gauche se profilait un chaînon de hauteur, elle avait franchi un pont de pierre.

Le cavalier sauta lestement à terre et saisit par la bride les trois chevaux en même temps.

Michel Herbin essaya une nouvelle fois de s'orienter. Tout ce qu'il put apercevoir ce fut la vague silhouette d'une barque cachée dans une crique. Une longue pointe de terre semblait, à proximité de là, s'abaisser par degrés au milieu des flots dont le clapotis battait ce qui pouvait être une grève ou simplement une berge.

Le docteur avait obéi à l'invitation de son guide et était descendu de cheval.

—Nous sommes forcés de vous bander ici les yeux, dit celui des inconnus qui jusqu'alors avait pris seul la parole.

Michel eut un sourire de dédain.

—Précaution inutile, je sais où vous me menez.

—C'est possible.

—A cent pas d'ici une voiture nous attend.

—Vous paraissez bien informé.

—Cette voiture nous conduira à la maison où j'ai vu, il y a trois ans et demi, une jeune femme malade. Vous voyez que vous n'avez pas besoin de ce mystère.

—Sans doute, si la bourgade où nous nous rendons ne se composait de plusieurs habitations.

(A suivre)

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 26 mai 1888

PAULINE

DEUXIÈME PARTIE

LA MAISON MAUDITE—(Suite)

DANS quinze jours, répondit Pauline, une des proches parentes de M. d'Hérouville donne une grande fête à laquelle je ne pourrai plus aucun prétexte me dispenser de paraître... Or, le marquis voudra me voir parée pour cette fête de tous ses diamants de famille, et comme il me sera impossible de le satisfaire, mon secret funeste éclatera... Vous voyez qu'il est inutile de retarder de quinze jours une catastrophe inévitable...

—Eh! mordieu, madame, dit Lascars, vous m'avez presque fait peur! n'est-ce que cela qui vous inquiète? Eh bien, vous vous inquiétez à tort... Samuel Love est un homme de ressources et vous tirera d'embarras.

—Comment?

—Oh! de la manière la plus simple. Ce digne juif emploie dans ses ateliers des ouvriers lapidaires d'une incomparable habileté... il est de plus l'inventeur d'une sorte de cristal purifié qui se taille comme le diamant et lance comme lui des flammes multicolores d'un effet prodigieux... Huit jours au plus suffiront pour tailler dans ce cristal des imitations exactes de vos pierreries, les enchâsser dans les anciennes montures et vous les remettre. Les apparences seront ainsi sauvées, et c'est l'essentiel.

—Des diamants faux! s'écria Pauline, mais il me semble qu'au premier regard la supercherie sera découverte!

—Allons donc, que dites-vous là! les plus habiles n'y verront littéralement que du feu! Les pierres imitées que je vous propose ne diffèrent des pierres véritables que par la pesanteur et la dureté un lapidaire seul, avec ses balances et ses meutes, pourrait constater ces différences. Donc le péril redouté par vous n'existe pas. D'ailleurs, chère marquise, les trois quarts des grandes dames les plus riches et les plus brillantes offrent à leur parure un mélange heureux de diamants sincères et de cailloux brillants, et personne au monde ne songe seulement à soupçonner cette innocente supercherie... Dormez en paix... je réponds de tout... M. d'Hérouville ne se doutera de rien.

—A la grâce de Dieu! murmura Pauline, j'obéirai puisque je suis son esclave! Que ma destinée s'accomplisse!

—Eh! ma chère enfant, répliqua Lascars, il serait maladroit de vous plaindre au moment précis où la chaîne qui soudait l'avenir au passé va se trouver à jamais rompue.

La marquise poussa un profond soupir, en se disant tout bas que les anneaux de cette chaîne la faisaient encore cruellement souffrir. Roland reprit :

—A quelle heure vous convient-il que Samuel Love se présente demain à votre hôtel?

Pauline se souvint à l'instant que M. d'Hérouville, le lendemain, serait appelé à Versailles pour son service et qu'il partirait dès le matin.

—Cet homme peut venir à deux heures, répondit-elle, donnez-lui l'ordre d'affirmer à mes valets qu'il m'est envoyé par la marquise de Langeac.

—Ce sera fait. Vous serez centente de lui, Samuel est la discrétion même.

Madame d'Hérouville fronça les sourcils et frissonna de la tête aux pieds.

—Grand Dieu! balbutia-t-elle, le terrible secret qui m'écrase est-il donc entre les mains de cet homme?

—Rassurez-vous, répliqua Lascars, Samuel ne sait rien.

—Est-ce bien vrai cela?

—Je vous le jure sur l'honneur.

En entendant le baron parler de son honneur, Pauline fit involontairement un geste de dégoût.

—Que lui avez-vous dit pour expliquer le mar-

ché qu'il doit conclure avec moi? reprit-elle d'une voix émue.

—Je lui ai dit tout simplement qu'une grande dame de ma connaissance avait perdu deux cent mille livres au pharaon, chez le roi, et que cette grande dame, voulant cacher cette perte à son mari, se trouvait forcée d'emprunter sur ses diamants... Rien n'est plus naturel, comme vous voyez...

Cette explication rassura Pauline.

—C'est bien... fit-elle, je vous crois car votre intérêt n'est pas de mentir.

—Grand merci de cette confiance! murmura Lascars en saluant avec ironie.

—Je n'ai plus qu'une chose à vous demander, reprit Pauline, où vous remettrai-je les deux cent mille livres du juif?

—Je vous le ferai savoir.

—Non... non... répliqua vivement la jeune femme, une fois la journée de demain finie, je ne veux plus conserver avec vous des rapports odieux! je ne veux plus recevoir vos ordres et courir, tremblante, éperdue, à des rendez-vous compromettants où, malgré mon innocence absolue, pourraient entacher mon honneur. En un mot, je veux que demain la chaîne soit vraiment rompue.

Lascars parut d'abord indécis et hésitant.

—Connaissez-vous, demanda-t-il enfin, une rue qui borde l'extrémité du jardin de votre hôtel?

—La ruelle de Acacias. Je la connais.

—Connaissez-vous une petite porte percée dans la muraille de clôture et s'ouvrant sur la ruelle en question?

—C'est par cette porte que je suis sortie, et c'est par elle que je vais rentrer.

—Vous est-il possible, demain soir, de descendre au jardin sans éveiller les soupçons de M. d'Hérouville?

—Oui.

—Dans ce cas, tout est pour le mieux. Au moment où sonneront dix heures du soir, je serai dans la ruelle.

—Et moi dans le jardin, murmura Pauline.

—Je frapperai trois coups contre la petite porte, continua Lascars, vous ouvrirez.

—Comment aurai-je la certitude que c'est vous qui frappez? demanda la marquise.

—Vous direz à travers la porte: *Qui va là?*

—Et vous répondrez.

—*Aix-la-Chapelle et le Faucon-Blanc.*

—De cette manière, aucune erreur n'est possible...

—Vous me donnerez l'argent promis... Le surlendemain j'aurai quitté Paris! Trois jours après je serai au Havre, avant la fin du mois un rapide navire fendant les vagues de l'Océan aura mis entre nous l'immensité! Maintenant, tout est convenu. Vous avez hâte de me quitter, et je ne me permettrai point de vous retenir. J'ai l'honneur madame la marquise, de mettre mes hommages à vos pieds.

—Baron de Lascars, adieu... dit Pauline

—Adieu, non... pas encore! répliqua Roland avec un sourire, au revoir, madame la marquise, à demain.

XXI

Lascars offrit à Pauline de la reconduire jusqu'à la place du Palais-Royal, ou du moins jusqu'au vestibule de l'Opéra.

Cette proposition ne fut point accueillie, et heureuse d'échapper à la présence détestée de son persécuteur, la marquise quitta précipitamment la loge, arracha de son épaule gauche le nœud rouge qui pouvait la faire reconnaître si le baron, se ravisant, avait la fantaisie de la suivre, et se jeta sans hésitation au milieu de la foule de plus en plus compacte entassée dans les couloirs. Elle eut quelque peine à se dégager des flots pressés de cette cohue qui l'enlaçait de toutes parts comme une marée humaine; elle y parvint cependant, et elle éprouva une sensation de soulagement inouï, de bien-être ineffable, quand elle se retrouva dans la rue au sortir d'une véritable fournaise, et quand l'air glacial de la rue vint frapper son visage à travers les trous de son masque, Pauline s'orienta de son mieux et se dirigea vers l'endroit où elle espérait retrouver la voiture qui l'avait amenée. L'entretien de la marquise et de Lascars s'était prolongé pendant plus d'une

heure; cependant le cocher de fiacre, fidèle à sa promesse attendait encore, mais non sans impatience.

—Ah! ah! s'écria-t-il en voyant arriver la jeune femme dont il reconnut la tournure et surtout le domino: Vous voilà donc, ma petite dame. Eh bien! c'est heureux, parole sacrée! je commençais à ne plus compter sur vous. Je me disais: *Ma pratique de la rue des Saints-Pères s'amuse là-dedans et ne songe guère à moi.* J'ai refusé de charger au moins vingt fois, depuis le temps... ça me vexait tout de même... Ah! dame, oui, une minute de plus, je filais.

Pauline ouvrit la portière.

—Où faut-il vous conduire? demanda le cocher.

—Rue Saint-Dominique, répondit la marquise.

—Quel numéro?

—Au coin de l'impasse des Acacias...

—Suffit.

Les chevaux vigoureusement fouettés s'ébranlèrent et le fiacre roula sur les pavés inégaux. Il nous paraît inutile de mettre sous les yeux de nos lecteurs les réflexions de Pauline pendant le trajet, il nous suffira de dire que la situation d'esprit de notre héroïne était, à peu de chose près, celle d'un condamné à mort qui vient d'entrevoir l'espérance d'obtenir la vie et la liberté... Le fiacre s'arrêta. Le cocher quitta son siège et ouvrit la portière.

—Ma petite dame, nous sommes arrivés, dit-il, voilà votre bracelet, donnez-moi mon argent... C'est une écu de six livres que vous me devez présentement, sans compter le pourboire, et n'oubliez pas, s'il vous plaît, que j'ai mis bien de la complaisance à vous attendre.

—Ayez encore quelques minutes de patience, monsieur, murmura Pauline. Pour m'acquitter envers vous, il est indispensable que je rentre chez moi et que je prenne ma bourse oubliée.

—Sacrébleu! grommela l'automédon, encore des retards! c'est vexant! Je ne suis point tranquille, moi!... si vous alliez ne plus revenir, je serais refait de six livres.

—Eh! monsieur, balbutia Pauline, n'avez-vous pas entre les mains un bijou qui doit vous rassurer?

—Me rassurer! oh! que nenni! répliqua l'automédon, est ce que je sais ce qu'il vaut, votre bijou? Le cuivre d'or et les petits bouchons de carafe, ça ne se vend pas déjà si cher! Enfin, allez! et surtout revenez vite.

La marquise avait hâte d'échapper à cette nouvelle et intolérable humiliation... Elle disparut dans les ténèbres de la ruelle, tandis que le cocher continuait à maugréer à demi-voix, tout en faisant scintiller sous les clartés pâles d'un verberbe les trois gros diamants du bracelet. La ruelle était déserte. Madame d'Hérouville atteignit la petite porte, l'ouvrit, traversa le jardin, reprit la lanterne cachée derrière un vase de bronze, rentra dans l'hôtel et regagna son appartement par l'escalier de service... Comme au départ, il lui fallut passer par la chambre de Gertrude, ce qu'elle fit en retenant son haleine et en étouffant le bruit de ses pas... Un regard furtivement jeté sur le lit de sa camériste, lui donna la ferme croyance que cette dernière dormait toujours... Enfin elle se retrouva dans sa chambre, et elle aperçut sur la cheminée la bourse oubliée par elle; l'or qui remplissait cette bourse brillait à travers les mailles de soie verte... Pauline avançait déjà la main pour la saisir, lorsqu'elle ressentit soudainement un immense effroi... Un bruit léger se faisait entendre dans le cabinet de toilette... à cour sûr il y avait là quelqu'un... quelqu'un qui sans doute allait entrer... La marquise n'eut que le temps d'arracher son masque et de dépouiller son domino... Elle achevait à peine lorsque la porte s'ouvrit... Gertrude, à demi vêtue, parut sur le seuil... Pauline se sentit espionnée. Elle attacha sur sa femme de chambre un regard étincelant, et lui demanda d'une voix sèche :

—Que me voulez-vous?

—Je supplie madame la marquise de me pardonner un excès de zèle... répondit mielleusement Gertrude. J'entendais marcher... j'ai craint que madame la marquise ne se trouvait souffrante et j'ai cru bien faire en venant me mettre à ses ordres.

—Je suis un peu souffrante, en effet, répliqua

la jeune femme, mais je vous aurais appelée si votre présence m'avait semblé nécessaire.

—Ainsi, madame la marquise n'a pas besoin de mes services ?

—Non.

—Dois-je me retirer ?

—Sans doute.

Gertrude obéit et regagna son lit, heureuse au delà de toute expression de la pâleur qu'elle venait de surprendre sur les joues de sa maîtresse.

—Tout conspire contre moi !... murmura Pauline restée seule, cette fille est éveillée, cette fille soupçonne peut-être un mystère. Comment sortir maintenant ? que faire ?

La jeune femme laissa s'écouler quelques minutes, puis elle entr'ouvrit la porte du cabinet de toilette et s'avança sur la pointe des pieds jusqu'au seuil de la petite pièce qui servait de chambre à Gertrude. Cette pièce était éclairée, donc la camériste ne songeait point à se rendormir. Un quart d'heure s'écoula, puis une demi-heure, puis une heure. Pauline attendait toujours, anxieuse, haletante, folle d'impatience, et la lumière ne s'éteignait pas.

—Allons ! murmura la marquise, il faut en prendre mon parti. Sortir cette nuit est impossible, d'ailleurs ce cocher, las de m'attendre, s'est éloigné depuis longtemps sans doute, mon bracelet est perdu, bien perdu je ne le reverrai jamais !

Au milieu des événements si graves qui se succédaient pour madame d'Hérouville, une perte pécunière, même considérable, n'offrait qu'une importance tout à fait secondaire. Pauline cessa donc bien vite de s'en occuper ; elle se jeta sur son lit, et sa fatigue était telle que malgré les préoccupations qui la dominaient elle s'endormit presque aussitôt d'un sommeil lourd et profond qui se prolongea pendant quelques heures. Elle s'éveillait à peine, lorsque le marquis vint prendre congé d'elle avant de partir pour Versailles. Il fut douloureusement affecté par l'expression d'extrême abattement qu'il remarqua sur le visage de sa femme ; il craignait quelque retour de cette maladie terrible à laquelle, si peu de temps auparavant, Pauline avait failli succomber : il interrogea sa bien-aimée avec toute la tendre sollicitude qu'il puisait dans son amour ; mais, hélas ! la pauvre enfant ne pouvait répondre la vérité, et Tancredi, s'éloignant très inquiet, malgré les efforts infructueux de Pauline pour le rassurer.

Il avait été convenu entre la marquise et Roland de Lascars que le juif Samuel Love arriverait à l'hôtel d'Hérouville vers les deux heures de l'après-midi et s'annoncerait comme envoyé de madame de Langeac. Qu'on juge de la surprise de Pauline lorsqu'un peu après onze heures, au moment où elle s'occupait de ses enfants, et leur faisait réciter leur leçon quotidienne, selon son habitude invariable, Gertrude se présenta et lui dit :

—Madame la marquise, un homme est en bas qui demande avec beaucoup d'insistance à parler à madame la marquise.

Pauline tressaillit et changea de visage.

—Un homme ! répéta-t-elle, qu'est-ce que cet homme ?

—Je ne l'ai pas vu, mais Pascal, le valet de chambre, affirme qu'il a mauvaise mine, qu'il est mal vêtu, et que c'est tout à fait un personnage du commun... Pascal a répondu que madame la marquise n'est pas visible... L'homme ne se tient point pour battu... il prétend qu'il a des affaires importantes à traiter avec madame la marquise et qu'il faut absolument qu'il lui parle.

—Ce doit être le Juif... pensa madame d'Hérouville. Nul autre que lui ne se permettrait d'insister ainsi, je ne l'attendais que plus tard, mais les raisons qui lui font devancer l'heure me seront sans doute expliquées.

Puis, tout haut, elle reprit :

—Que Pascal s'informe, et qu'il sache de quelle part se présente cet homme.

Gertrude sortit et son absence dura près de cinq minutes. Lorsque qu'elle reparut, sa physionomie exprimait une immense satisfaction intérieure ; une joie méchante débordait dans les regards de ses yeux hypocritement baissés.

—Eh bien ? demanda Pauline.

—Eh bien, madame la marquise, je suis des-

condue moi-même... j'ai vu le personnage et je lui ai parlé. C'est un fou, j'en mettrais ma main au feu, ou du moins c'est un intrigant qu'il faut chasser. Je n'ai cependant pas osé prendre sur moi de le faire jeter à la porte, sans un ordre spécial de madame la marquise.

La pâleur de Pauline augmenta ; ses mains furent agitées d'un tremblement visible.

XXII

—Un fou, un intrigant qu'il faut chasser... répéta Pauline d'une voix à peine distincte.

—Oui, madame, et sans hésiter, répliqua Gertrude.

—Mais enfin, le chasser, pourquoi ? qu'a-t-il dit ? qu'a-t-il fait ?

—Je lui ai demandé d'abord de quelle part il venait, continua la soubrette. Et c'était mon devoir, puisque madame, tout à l'heure, m'adressait précisément cette question.

—Qu'a-t-il répondu ? fit vivement la marquise.

—Il a répondu, fier comme Artaban, qu'il venait de sa propre part, et qu'il n'avait besoin de personne pour se présenter. " S'il en est ainsi, lui ai-je dit, vous ne pouvez parler à madame la marquise... elle ne reçoit pas les inconnus... "

Il s'est mis à jurer abominablement, en s'écriant : " Votre maîtresse me connaît bien !... allez lui annoncer que je suis le cocher de fiacre qui a pris cette nuit une dame en masque dans la rue des Saints-Pères, et en route pour le bal de l'Opéra ! Elle saura ce que parler veut dire ! Allez la fille, et dépêchez-vous ! Il s'agit de ne pas perdre mon temps, et mes poulets d'Indes impatientent dans la rue !... " Comme je ne faisais point mine d'obéir assez vite, cet homme du commun a frappé du pied en jurant de plus belle. Je crois même qu'il m'a menacée ! Alors je suis venue tout courant, et me voici ! Madame la marquise me donne-t-elle l'ordre d'appeler les valets de pied et de faire jeter ce drôle par la fenêtre ? Madame n'a qu'un mot à dire, et j'y vole... ah ! la chose ne traînerait guère en longueur.

Pauline, tremblante, anéantie, se soutenait à peine, et se sentait incapable de prononcer une parole. Tout au plus trouva-t-elle la force de faire un geste pour arrêter la camériste qui semblait prendre le silence de sa maîtresse pour un acquiescement et qui se dirigeait vers la porte.

—Madame me retient ? demanda Gertrude en donnant à sa physionomie hypocrite et rusée une expression d'étonnement.

—Oui, balbutia la marquise.

—Madame s'oppose à ce qu'on traite ce drôle comme il le mérite ?

—On aurait tort de condamner quelqu'un sans l'entendre. Je veux voir cet homme, je veux lui parler.

—Eh ! quoi !... s'écria Gertrude, jouant plus que jamais la stupeur, madame la marquise donnerait audience à un tel misérable !

—Qui vous dit que ce soit un misérable !

—Sa mine est plus que suspecte, il a le nez rouge et l'œil mauvais, il sent le tabac et l'eau-de-vie.

—Il ne faut pas juger les gens sur l'apparence.

—J'espère au moins que madame ne se hasar-

dera point à rester seule avec ce personnage.

—Pourquoi cela, mademoiselle ?

—Peut-être est-il animé de mauvaises intentions, peut-être madame la marquise courrait-elle un danger.

—Eh bien ! si le danger existe, je n'exposerai que moi ! répliqua Pauline, faites monter cet homme, et conduisez-le dans le salon qui précède ma chambre à coucher.

Gertrude descendit à l'étage inférieur et regagna le vestibule en se frottant les mains, et en se disant avec une joie cruelle, avec la haine vivace du mauvais serviteur contre celui dont il mange le pain :

—Voilà qui marche à merveille, et je n'aurais pu trouver mieux ! Ma chère maîtresse est présentement dans ses petits souliers ! tout à l'heure, elle était pâle comme un spectre, et je m'attendais de minute en minute à la voir se trouver mal !... C'est bien fait, madame la marquise ! cela vous apprendra qu'une grande dame tombe au niveau d'une grisette quand elle quitte son hôtel au milieu de la nuit et s'en va courir la prétentaine

au bal de l'Opéra ! Vertu de ma vie, je crois que je vous tiens, et je vous tiendrai mieux encore, s'il plaît à Dieu, quand j'aurai de bonnes preuves contre vous, ce qui ne tardera guère !... Que peut vouloir à madame ce cocher de fiacre ! Ah ! je le saurai ! Je ne suis point de celles qui ont des yeux pour ne point voir, et des oreilles pour ne point entendre !

Quelques instants après ce monologue de Gertrude, la marquise d'Hérouville entra en chancelant dans le petit salon où la camériste venait d'introduire l'étrange visiteur. Pauline savait déjà à qui elle allait avoir affaire, aussi n'éprouva-t-elle aucun étonnement, mais un immense dégoût, en reconnaissant du premier coup d'œil le grossier automédon de la nuit précédente. Ce dernier, ébloui par les rayonnement d'un luxe que jusqu'alors il n'avait jamais soupçonné, qu'il entrevoyait pour la première fois de sa vie, et qui lui semblait fabuleux, éprouvait manifestement quelque embarras.

Il se tenait debout d'un air gauche, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, et roulait dans ses mains calleuses son vieux chapeau lampion orné d'un galon de cuivre crasseux. Au moment où la marquise souleva la portière et parut sur le seuil, il perdit tout à fait contenance, mais son trouble fut de courte durée, et comme l'assurance et même l'impudence étaient le fond de son caractère, il se remit vite, toussa pour s'éclaircir la voix, salua, en tirant de la main gauche une des mèches de sa chevelure grisonnante, et en exécutant une sorte de ruade avec son pied droit. Ceci fait, il prit l'attitude du soldat sous les armes, et le corps immobile, le regard fixe, les bras pendants, il parut attendre que la maîtresse de la maison l'interrogeât. Son attente ne dura qu'une ou deux secondes.

—Vous avez insisté de telle sorte pour être admis auprès de moi, murmura Pauline, que j'ai bien voulu consentir à vous recevoir... que me voulez-vous ?

—Madame la marquise (puisqu'il paraît que vous êtes une marquise), répondit le cocher, je viens pour la chose du bracelet. M'avez-vous fait assez trimer, nom d'un nom ! sauf vot' respect !

—Parlez bas, dit vivement Pauline, il est inutile que ce que vous avez à m'apprendre soit entendu par d'autres que moi.

—C'est juste, reprit le cocher, et je vais mettre une sourdine ! Voici la chose : cette nuit, quand vous m'avez laissé au bout de l'impasse des Acacias avec ma boîte et mes poulets d'Inde (car c'est bien vous, je n'ai pas vu votre figure, mais je vous reconnais à la voix...), j'ai commencé par attendre un bon bout de temps ; ensuite, comme vous ne reveniez pas me relever de faction, je me suis dit que j'étais volé, et j'ai filé, l'oreille basse, en jurant qu'on ne m'y prendrait plus, et que je ferais payer d'avance les petites dames en habit de masque, si toutefois et quand le hasard d'en voir une se représenterait.

—Au nom du ciel, abrégez, monsieur, dit Pauline d'un ton suppliant.

—Suffit ! on s'y conformera, as pas peur, mam' la marquise, il n'y a que deux mots qui servent. Je vas couler ça en douceur et ce ne sera pas long. Donc, ce matin, je suis entré chez un bijoutier, dont auquel je mène quég'fois la femme et les petites demoiselles aux Prés-Saints-Gervais, et je lui ai montré l'objet, histoire de savoir combien j'étais refait.

—Mazette ! qu'il s'est écrié, les beaux diamants ! C'est donc du vrai ? Du plus vrai et du plus fin. Et ça vaut ? Deux cent louis au moins. " Parole d'honneur, pour ce qui est d'être un homme surpris, je pense que quiconque voulait voir un homme surpris n'avait qu'à me regarder. Je repris l'objet et je remontai sur mon siège en réfléchissant que j'étais honnête, et que par conséquent je ne pouvais pas garder deux cents louis quand il ne m'était dû qu'une huitaine de livres.

Visiblement ravi de la façon élégante dont il s'exprimait, et n'accordant aucune attention aux symptômes de fatigue et d'impatience écrits sur le visage de madame d'Hérouville, le cocher tira des profondeurs de sa poche une pipe de terre à calotte de cuivre, et l'approcha de ses lèvres ; mais une réflexion l'arrêta, il fit disparaître le brûlé-gueule, et il dit :

(A suivre)